

nord de la Chine, qui se protégea contre eux par sa longue muraille ; dans la Perse et dans le Caucase. Ils s'annoncent comme descendants des Scythies, et comptent Attila au rang de leurs ancêtres. Les apparences sont en faveur de cette opinion nationale.

On aura beau faire pour leur assigner une autre origine ; jamais on n'effacera de leurs habitudes, de leurs traits, de leur langue, cette vive empreinte et ce cachet qui font voir à quelle race d'hommes un peuple appartient. Croyez-vous que ces Magyars grands, élancés, musculeux, aux yeux et à la moustache noirs, au nez aquilin, aux traits réguliers et beaux, à la démarche militaire, à la physionomie calme et réfléchie, soient venus d'ailleurs que de l'Orient ? Entendez-les parler ! Quelle magnificence de langage ! Non-seulement les termes sont nobles et sonores ; mais les images abondent, et la pensée se colore vivement. Le paysan appelle sa femme *csillagom* (mon étoile), *gyngom* (ma perle ;) quand il vient demander la protection de son seigneur, il lui dit : " Je me place sous vos deux ailes étendues. " Même hyperbole, même exagération que les peuples de l'Asie ; même culte pour la beauté physique, et même pressentiment d'une haute destinée.

Entre le Magyar opulent et noble et le Magyar paysan, quoique l'intervalle soit immense, le fond est toujours le même. Tous deux se reconnaissent aisément.

Ce dernier est, pour le voyageur, un souvenir du neuvième siècle vivant au dix-neuvième. Il a conservé le costume national, nous ne disons pas dans toute sa pureté, l'expression serait risible, mais dans toute sa barbarie et sa saleté primitives. Dix siècles ont passé sur ce peuple sans effacer son caractère ; le Magyar d'aujourd'hui est le digne fils du barbare d'autrefois ; comme son père, il a une physionomie dure, mais pleine d'expression ; il unit la force nerveuse à une grande insensibilité physique ; comme son père, il porte une chevelure longue et huileuse, et n'a pour costume qu'une veste de cuir enduite de graisse (ce qui, pour lui remplace souvent la chemise) ; de larges pantalons, et une peau de mouton presque séculaire, enrichie de couleurs voyantes, et qu'il porte avec dignité, le *bunola*. Race dure et indifférente, il méprise les habitudes casanières, et croirait s'efféminer en acceptant tout ce cortège de petites nécessités qui se sont peu à peu introduites dans la vie moderne ; c'est le lazaroni du désert, acceptant la vie telle que la Providence la lui a jetée ; dormant où le sommeil le prend, au milieu des puestas, sous un

hangar, sous un chariot, à la pluie, au vent, à un soleil de 30 degrés, jamais dans une auberge.

Il ne peut être que cultivateur, berger ou soldat : pour toute autre profession, son aversion égale son mépris. Il a un respect profond pour la terre et la cultive avec orgueil. Berger, il passe des mois entiers hors de son toit. On le voit, enveloppé dans son grand manteau blanc, assis à la tartare, sur le bord des routes, béant aux horizons lointains, où suivant de l'œil la fumée de sa pipe, caressant ses longues moustaches, menant par excellence la vie contemplative. Il n'aime pas le gouvernement autrichien ; mais ses instincts guerriers l'emportent souvent, et volontiers il se fait soldat. Hier, lorsqu'il combattait pour sa liberté et sur le sol de sa patrie, son courage avait grandi encore. Le nombre l'a écrasé enfin ; il a été vaincu, mais comme on l'est aux Thermopyles.

Le paysan magyar a la dignité des Orientaux. Il est grave comme le Turc. Il faut qu'il danse au son de la musique nationale, ou qu'il boive quelque peu des excellents vins de son pays, pour qu'une gaieté bruyante l'entraîne. Toutefois cette gravité ne lui vient qu'après le mariage, lorsqu'il est le chef de la maison.

" En Orient, dit quelque part Mme. de Staël, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié. " Ainsi fait le Hongrois. Il est sobre de ses paroles, et ne devient jamais familier ; mais il est franc et loyal, et s'il reconnaît en vous un ami, il s'ouvrira avec sincérité.

La famille du paysan magyar n'est jamais nombreuse. Il se croit d'un sang qu'on ne saurait prodiguer.

Il est généreux, mais dissipateur. Donnez-lui un écu que l'Allemand ramasserait avec soin, il ira chercher un ami pour le boire avec lui ; s'il le garde, ce sera pour acheter quelque parure de son goût ; car il est ami d'une sorte de braverie orientale qui recherche le clinquant et les ornements fastueux. Qu'il est facile aux recruteurs de le séduire par l'aspect de l'uniforme du husard ! Un de ces brillants cavaliers est mis à la porte d'une auberge et bat la caisse. La foule accourt ; et les jeunes filles les premières poussent les jeunes gens à signer un engagement. Ils acceptent avec joie et les vins coulent. Mais qu'au réveil ils se trouvent dragons ou fantassins, et non plus husards, ils désertent ou se tuent.

H. DAVID.

MAXIMES.

La dignité de notre nature consiste à faire éclater en nous, comme en un miroir, l'image de la bonté divine.

SAINT LÉON.

Nous avons tous besoin les uns des autres ; aimons-nous, apportons-nous les secours de notre intelligence, de nos bras, et le bonheur de chacun se multipliera du bonheur de tous.

EUGÈNE PELLETAN.

L'arbre du bien que nous cultivons ici-bas avec tant d'efforts, ne fleurira pour nous que dans le ciel !

SAINTINE.

De même que l'aiguille aimantée se tourne toujours vers le pôle à quelque distance que ce soit ; de même, il y a dans notre cœur un aimant qui le fait se tourner vers Dieu.

DE LACORDAIRE.